

## **L'étude de l'espace comme expression du rapport avec le monde social dans l'œuvre d'Annie Ernaux**

**Ladane MOTAMEDI**

Maître-assistante, Université Alzahra de Téhéran, Iran  
ladanemotamedi@yahoo.com

### **Résumé**

D'origine modeste, Annie Ernaux, auteure française contemporaine et récompensée par plusieurs prix, fait dans ses œuvres une sorte d'analyse ethnologique prenant comme matériel d'étude sa propre personne. Elle observe la société, elle passe en revue les rites, les croyances, et les valeurs qui définissent les différents milieux qu'elle a traversés durant son ascension sociale, à savoir le milieu rural et le milieu petit-bourgeois. Ses analyses se concentrent plus particulièrement sur la structuration spatiale des différents milieux, celui d'où elle vient, celui auquel elle voudrait appartenir, pour réaliser son désir d'ascension sociale.

En représentant le conflit entre deux réalités sociales, le milieu d'origine et le milieu d'adoption, Ernaux met en évidence les rapports étroits qui existent entre les structures de l'espace physique et psychologique. Dans la présente étude, nous avons essayé de montrer comment les différences des structures spatiales entraînent des jugements valorisants ou dévalorisants sur l'espace social, qui sont en étroite liaison avec la place qu'on y occupe.

**Mots clés:** Espace physique, espace social, point de vue, milieu d'origine, milieu d'adoption, ascension sociale.

### Introduction

Situant sa démarche à la croisée de l'autobiographie littéraire et de l'auto-analyse, il s'agit pour Ernaux, de retracer tout au long de ses récits— qu'ils soient implicitement autobiographiques comme au début de l'entrée en écriture en 1974 (*Les armoires vides*), ou explicitement à partir de *La femme gelée* (1981) et surtout de *La place* (1984), livre pour lequel elle a obtenu le prix Renaudot et qui représente la création d'un nouveau genre "l'autosociobiographie"— sa trajectoire sociale, c'est-à-dire le chemin qui va de la culture populaire à la culture bourgeoise durant son ascension sociale.

Fille d'ouvriers devenus cafetiers-épiciers en zone rurale, Ernaux reconstitue dans *La honte*, l'espace dans lequel elle habite à l'âge de douze ans, dans une perspective globale: la région, la ville, le quartier et la maison-café-épicerie. Ensuite, elle se tourne de l'univers spatial vers l'univers linguistique et culturel, le langage de son milieu et les codes qui dictent le comportement des hommes et des femmes. Un peu plus tard, elle se tourne vers le monde de l'école privée où elle a fait ses études, elle commence de nouveau par la description des espaces, leurs fonctions sociales et leur signification. De nouveau, on observe le même rétrécissement de perspective: de l'école, de ses espaces, des coutumes et des codes, jusqu'à la classe et au professeur, et finalement jusqu'à la petite fille de douze ans. Elle y reconstitue également quelques épisodes de son adolescence qui ont marqué la conscientisation de son appartenance à une classe sociale perçue comme inférieure, à la suite surtout du contact avec l'école privée (un monde dont les structures spatiales diffèrent en tous points avec celles du milieu ouvrier-petit-commerçant). Il en résulte un complexe d'infériorité et le refus d'une identité honteuse qu'elle essaie de nier et de dépasser par une évolution scolaire brillante.

Dans *Les armoires vides* également, les structures closes de la maison parentale constituent une source de honte. Le texte se concentre sur l'adolescence, la promiscuité de l'espace et le malaise ressenti dans cet environnement terne et médiocre.

*La femme gelée* décrit la trajectoire de la jeune fille qui, après son mariage, passe d'une enfance dans un milieu populaire à la vie d'une femme bourgeoise. Le texte est axé sur la description de l'espace domestique dans les deux milieux, populaire et bourgeois, les

connotations positives et négatives associées à chacun et les raisons de souffrance.

Dans *La place*, la narration principale commence comme dans *Une femme*, par une indication de lieu, la petite ville normande. Une fois de plus, Ernaux analyse les codes et les conventions de l'espace de la ville natale et de l'école et le sentiment de honte face aux coutumes et aux contextes qui lui font prendre conscience de son infériorité.

Dans la présente étude, nous allons voir comment Ernaux cherche constamment, à travers ses livres, à rendre compte de la position qu'elle occupe dans le monde social, plus précisément de l'ensemble des positions qu'elle y a successivement occupées et leur impact sur ses points de vue du monde social.

### **1. L'espace géographique et social de la ville natale**

L'inscription de l'inégalité dans l'espace et la représentation de l'espace comme localisation de la différence sociale et de l'appartenance sociale sont des thèmes significatifs de l'écriture ernausienne. Annie Ernaux reconstruit dans *La honte*, « sans autre règle que la précision » (1997, 51) l'organisation de l'espace qui constituait son univers familial. Elle procède méthodiquement allant du lointain au proche, du « par chez nous » (*Ibid.*, 43) qui désigne le pays de Caux, s'étendant au nord de la Seine entre Rouen et le Havre, à l'univers quotidien de la ville d'Yvetot, la ville d'origine. S'interposent dans cette description objective de l'espace quelques notations provenant de la perception laissée par les souvenirs : la ville d'Yvetot se caractérise par des relations d'interconnaissance (on y connaît tout le monde et tout le monde vous connaît), critère objectif pour qualifier le sentiment d'appartenance à un territoire:

Il n'y a pas d'autre ville sur laquelle nous possédions un savoir plus étendu qu'il s'agisse de l'espace ou du temps [...]. Les gens « qui ne sont pas d'ici » sont ceux sur lesquels on ne détient aucun savoir, dont l'histoire est inconnue, ou invérifiable, et qui ne connaissent pas la nôtre (*Ibid.*, 45).

Yvetot représente donc un espace sécurisant qu'on connaît très bien et où l'on bouge à l'aise. A Rouen, la ville la plus proche où l'on se rend une fois par an, on ne se sent pas vraiment chez soi « parce qu'on ne connaît personne » (*Ibid.*, 44). C'est un monde différent, qui fascine et en même temps exerce une certaine peur, où il y a tout et où personne ne s'y rend vêtu en vêtements de tous les jours. Quant à Paris, il semble

impossible d'y aller autrement qu'en voyage organisé, à moins d'y avoir de la famille susceptible de vous guider. Prendre le métro c'est déjà une expérience extrêmement compliquée qui exige du courage. Partir semble un acte téméraire et l'on a donc «une admiration profonde pour ceux qui “n'ont pas peur d'aller partout”» (*Ibid.*, 43) (l'inconnu fait peur, comme autrefois dans le cas des voyageurs qui partaient à la découverte de terres nouvelles).

L'expérience du voyage à Lourdes ne fait que confirmer cette relation à l'espace. Au fur et à mesure que le car descend vers le sud, « le dépaysement m'envahissait [...], Ernaux se souvient-elle. [...] Nous ne connaissons personne. [...]. Nous étions intimidés, dans une vague appréhension de tout » (*Ibid.*, 122-123). Si le voyage est une expérience agréée par les bourgeois, leur confirmant en quelque sorte leur statut maître par la conquête de l'espace, il fait peur à ces gens simples, habitués à vivre dans leur univers dont ils connaissent chaque recoin et où rien n'est en mesure de les surprendre ou de les contrarier.

Cette inscription dans un espace géographique restreint délimite la vision de l'espace social : « En 52, écrit A. Ernaux, je ne peux pas me penser en dehors d'Y. [...] Il n'y a pas pour moi d'autre monde » (*Ibid.*, 44); Yvetot., le lieu d'origine, est associé à une sensation d'enfermement. Comme l'affirme Gérard Mauger:

A l'inverse de l'expérience de l'espace –indissociablement géographique et social– des classes dominantes, auxquelles la maîtrise matérielle et symbolique des moyens de transports et de communication assure, au moins virtuellement une forme d'ubiquité sociale, celle des classes populaires est étroitement limitée (2004, 181).

La vision restreinte de l'espace social délimite le champ des possibilités. Ainsi, la mère d'Annie Ernaux se définit-elle par rapport à quatre positions visibles, connues et classées : les filles de la campagne, les bonnes, les vendeuses et les ouvrières. Si elle est « fière d'être ouvrière dans une grande usine », c'est que cette position représente « quelque chose comme être civilisée par rapport aux sauvages, les filles de la campagne, restées derrière les vaches, et libres aux regards des esclaves, les bonnes des maisons bourgeoises obligées de “servir [...] les maîtres”», bien qu'elle sente « tout ce qui la séparait, de manière indéfinissable de son rêve : la demoiselle de magasin » (Ernaux, 1987, 31).

Géographiquement, la ville d'Yvetot est divisée en deux parties : « centre », « autour [duquel] rayonnent des rues pavées ou goudronnées, bordées de maison à étages en brique ou en pierre et de trottoirs, de propriétés isolées derrière des grilles » et « au-delà » où « s'étendent des quartiers dont les habitants disent qu'ils vont "en ville" [...] » quand ils se rendent dans le centre (*Id.*, 1997, 47). Et bien que les frontières de l'espace géographique (entre le centre et les quartiers) semblent incertaines, l'espace mental est socialement déterminé :

La limite entre le centre et les quartiers est géographiquement incertaine : fin de trottoirs, davantage de vieilles maisons [...]. Mais claire pour tout le monde dans la pratique : le centre, c'est là où l'on ne va pas faire ses courses en chaussons ou en bleu de travail (*Ibid.*, 48).

Ici, le point de vue adopté est celui d'un enfant de douze ans pour qui « la topographie douce des souvenirs [est] toute en impressions, couleurs, images » (*Ibid.*, 51). Ecrivant du point de vue d'une personne qui a quitté sa classe sociale et a acquis une capacité d'analyse politique, Ernaux s'aperçoit que décrire l'organisation spatiale revient à mettre au jour sa structuration sociale : « Décrire pour la première fois, sans autre règle que la précision, des rues que je n'ai jamais pensées mais seulement parcourues durant mon enfance, c'est rendre lisible la hiérarchie sociale qu'elles contenaient » (*Ibid.*, 51).

Ainsi, les positions sociales sont ordonnées selon la distribution «centre / au-delà» : « La valeur des quartiers diminue au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre » (*Ibid.*, 48). Les rues autour du centre sont « occupées par des notaires, médecins, directeurs, etc. » (*Ibid.*, 47) et la périphérie par des gens « économiquement faibles » (*Ibid.*, 50).

L'organisation spatiale commande le degré de familiarité. Les gens « haut placés » (*Id.*, 1983, 17) sont, pour la plupart, hors de vue, à part les contacts obligés avec le monde médical ou le monde scolaire. Ce sont « ceux dont on ignore tout » (*Id.*, 1997, 51), ceux « qu'on ne connaît pas [...], même pas "de vue" » (*Ibid.*, 49). Les autres sont « ceux dont on sait ce qu'ils touchent comme allocation, ce qu'ils mangent et boivent, à quelle heure ils se couchent » (*Ibid.*, 51). La structuration spatiale commande aussi les façons de percevoir et d'apprécier qui inscrivent à leur tour les hiérarchies sociales dans les esprits : « En 52, se souvient A. Ernaux, il me suffisait de regarder les hautes façades derrière une pelouse

et des allées de gravier pour savoir que leurs occupants “n’étaient pas comme nous”» (*Ibid.*).

Les écarts de statut social sont alors plutôt pensés sous forme d’une différence de nature (« ils n’étaient pas comme nous ») qu’un écart de revenus. «En effet, explique Bourdieu, l’assurance que donne la certitude de sa propre valeur, [...] est très étroitement liée à la place occupée dans l’espace social (et, bien sûr, à la trajectoire) [...]» (Bourdieu, 1979, 227).

L’organisation sociale de l’espace détermine un rapport au langage: descendre du centre-ville vers l’univers familial, «c’est encore glisser d’un espace où l’on parle bien français à celui où l’on parle mal, c’est-à-dire dans un français mélangé à du patois dans des proportions variables selon l’âge, le métier, le désir de s’élever» (Ernaux, 1997, 57). Le langage exprime le rapport au corps et aux choses des habitants de cet espace:

En 52, j’écris en “bon français” mais je dis sans doute “d’où que tu reviens” et “je me débarbouille” pour “je me lave” comme mes parents, puisque nous vivons dans le même usage du monde. Celui que définissent les gestes pour s’asseoir, rire, se saisir des objets, les mots qui prescrivent ce qu’il faut faire de son corps et des choses (*Ibid.*, 58).

Aux distances, dans l’espace géographique (ville/campagne) et social (milieu bourgeois intellectuel/milieu populaire) correspondent des écarts dans les temps sociaux. Ainsi, le mode de vie qui caractérise les milieux populaires de la narratrice-enfant est-il géré par une série de codes particuliers mais courants dans les campagnes qui semblent rompre la monotonie de l’existence et scander le temps plus lent que dans les villes où la vie est trépidante:

La semaine s’égrène en “jours de” définis par des usages collectifs et familiaux, des émissions de radio. Lundi, jour mort [...]. Mardi, de la lessive [...], mercredi, du marché [...]. Jeudi, congé [...]. Vendredi, du poisson, samedi, du ménage [...]. Dimanche, jour de la messe [...] (*Id.*, 1997, 61-62).

Aux distances, dans l’espace géographique (Rouen/Yvetot) correspondent aussi des écarts dans le temps historique (l’avenir/le passé) et dans l’espace social (« ce qui se fait »/ « faire paysan »): « Faire paysan, signifie qu’on n’est pas évolué, toujours en retard sur ce qui se fait, en vêtement, langage, allure » (*Id.*, 1983, 63); « à Rouen, on se sent

vaguement "en retard", sur la modernité, l'intelligence, l'aisance générale des gestes et des paroles. Rouen est pour moi l'une des figures de l'avenir » (*Ibid.*, 44).

De la description de la ville d'Yvetot on passe ensuite au « chez nous » (*Ibid.*) qui désigne à la fois le commerce et la maison des parents d'Annie Ernaux et un quartier avec son plan, ses parties haute et basse d'où « en moins de trois cent mètres, on passe de l'opulence à la pauvreté, de l'urbanité à la ruralité, de l'espace au resserrement » (*Ibid.*, 51). Vient ensuite la description de la maison faite d'une seule chambre au-dessus de l'épicerie et celle du café-épicerie, situé dans la partie basse avec ses objets, ses modes de circulation et la composition sociale de sa clientèle qui « provient des parties basses [...] et d'une zone semi-rurale, semi-industrielle [...] » (*Ibid.*, 55) : à l'inverse de la « clientèle élégante » (*Ibid.*, 132) des commerces modernes du centre-ville, celle du petit-commerce des parents de l'auteure est composée des « familles nombreuses ouvrières, les plus démunies » (*Id.*, 1983, 38).

D'une part, le manque d'espace et de l'autre, le manque d'espace privé dans la maison-café-épicerie est représenté comme oppressif. Il n'y a qu'une « cuisine, minuscule - coincée entre le café, l'épicerie et l'escalier menant à l'étage » (*Id.*, 1997, 14), pas de W.-C. ( le seau dans la chambre ), pas de salle de bains : l'unique toilette de la semaine se fait « l'été, au grenier, au-dessus des cris et des voix du café » et « l'hiver, dans le cagibi aux casseroles, sous l'escalier de la cuisine, debout dans la bassine d'eau savonneuse qui servait à laver le corps, les dents, [...] dans la même eau » (*Id.*, 1974, 48). Une chambre commune avec les parents selon une habitude répandue dans leur milieu et dû au manque d'espace ; « je lis et fais mes devoirs, se souvient A. Ernaux, dans le haut de l'escalier, éclairé par une ampoule » (*Id.*, 1997, 53). Les comparaisons avec des œuvres qu'elle étudie plus tard à l'école, avec leurs descriptions de « salons, de parcs, du père instituteur et de la vieille tante à thé et à madeleines » (*Id.*, 1974, 100), approfondissent la perception de sa maison et de ses parents comme inférieurs. Comme l'affirme Lyn Thomas, chez A. Ernaux: «En général, la culture populaire, la culture d'origine, est associée à la promiscuité, au manque d'espace, et la culture bourgeoise à la distance et au luxe de l'espace privé» (2005, 75).

## 2. L'espace intellectuel

La culture bourgeoise, acquise au cours de ses études, permet d'échapper à cette promiscuité et fournit à la narratrice un espace intellectuel sinon

physique. Les leçons dans ses manuels de classe deviennent «un pays étrange où il ne faut pas s'aventurer toute seule, sans le professeur qui le fera vivre au moment voulu» (*Id.*, 1974, 93).

L'espace intellectuel que constitue l'école privée catholique, comme tout autre espace chez A. Ernaux est organisé selon la distribution centre/périphérie, connu, inconnu: l'école privée est située dans «une rue silencieuse et sombre du centre d'Y » où rien « n'était visible du dehors», à l'inverse de l'école publique, «plus décentrée, où on voyait jouer les élèves dans une immense cour, derrière les grilles» (*Id.*, 1997, 75-76).

L'expérience de l'inscription de l'ordre social (les personnes haut placée/les autres) dans l'ordre des choses (centre/périphérie) se répète indiscutablement: « Les enfants des quartiers habitant Y. vont à l'école publique » (*Ibid.*, 75), ceux qui habitent le centre-ville et qui ont des parents représentants, commerçants, artisans ou cultivateurs vont à l'école privée.

Jouissant des avantages de l'enfant unique, la petite fille est «la seule de la famille à aller dans une école privée, [ses] cousins et cousines habitant Y. étaient à l'école publique, comme les filles du quartier» (*Ibid.*, 75). C'est à l'école privée au contact des autres camarades et du corps enseignant mais aussi par la lecture qu'elle ressent déjà confusément le poids des différences sociales.

En effet, «l'identité sociale se définit et s'affirme dans la différence» (Bourdieu, 1979, 191), dans la fréquentation des autres différents de soi. C'est le cas, pour Annie Ernaux, du contact avec l'école où elle fait la connaissance d'un monde tout à fait différent du sien, qu'il s'agisse des professeurs ou de la plupart des collègues qu'elle classe « en crâneuses » et «pas crâneuses». Encore une fois c'est la structuration spatiale (centre/périphérie) qui commande les façons de percevoir et d'apprécier: sont «crâneuses» «les plus jeunes et les plus mignonnes qui habitent le centre-ville, ont des parents représentants ou commerçants. Dans la catégorie des pas crâneuses figurent les filles de cultivateurs, internes demi-pensionnaires venant à vélo de la campagne avoisinante [...]» (Ernaux, 1997, 98). La séparation physique des classes sociales représentées à l'échelle d'une ville se fait déjà sentir dans les cadres de l'institution scolaire: bien que «ses bonnes notes» évitent à la petite fille « d'être tenue à distance par les autres» (*Ibid.*) «en dehors de la classe» elle n'est amie avec personne « étant la seule de la famille et du voisinage à aller à l'école privée» (*Ibid.*, 105).



L'étude des deux espaces comme localisation de la différence sociale doit naturellement conduire à la prise en compte de leurs systèmes de valeurs opposées. Pour la petite fille ce qui distingue l'espace intellectuelle de « chez elle » c'est avant tout les pratiques langagières:

Je ne reconnaissais rien. [...] Le dépaysement complet. [...] Même pas la même langue. [...] Pire qu'une langue étrangère, on ne comprend rien en turc, en allemand, c'est tout de suite fait, on est tranquille. Là, je comprenais à peu près tout ce qu'elle disait la maîtresse, mais je n'aurais pas pu le trouver toute seule, mes parents non plus, la preuve c'est que je ne l'avais jamais entendu chez eux (*Id.*, 1974, 52-53).

Le changement est très fort lorsqu'on compare le langage familial à celui qu'on parle à l'école ou dans les quartiers du centre. C'est un passage évident d'un espace où l'on parle mal français à un autre où l'on le parle bien et d'une manière tout à fait différente. Plus tard et suite à la fréquentation de l'école, l'adolescente commence à corriger ses parents, surtout son père, qui lui réplique à chaque fois qu'il sait très bien ce qu'il faut dire, mais que ça va plus vite comme ça, c'est-à-dire avec des fautes. On remarque donc un primat de la fonction sur la forme dans le cas de l'utilisation de la langue. Ce franc-parler populaire s'oppose au langage très censuré et soigné de la bourgeoisie, où la forme l'emporte sur la fonction. Cette remarque peut être étendue, comme l'explique Bourdieu, dans d'autres sphères, comme celle alimentaire par exemple:

Là où les classes populaires, plus attentives à la *force* du corps (masculin) qu'à sa *forme*, tendent à rechercher des produits à la fois bon marché et nourrissants, les professions libérales donneront leur préférence à des produits savoureux, bon pour la santé, légers et ne faisant pas grossir (1979, 210).

Le rapport avec la langue se retrouve à un autre niveau dans la relation entretenue avec les vêtements. Dans le monde où bouge la petite Annie, les vêtements ont avant tout un rôle fonctionnel. On en fait dans son milieu un usage réaliste, fonctionnaliste, privilégiant la substance et la fonction au détriment de la forme.

Il y a en tout premier lieu un soin évident pour les vêtements qu'on porte lorsqu'on sort, auxquels on prête une attention particulière. C'est pourquoi après la messe, la petite fille ôte ses affaires du dimanche et enfle une robe se lavant facilement. A Rouen, par exemple, ville la plus

proche, personne ne s'y rend en vêtements de tous les jours. Il y a une frontière nette entre les vêtements qu'on porte pendant les dimanches et les fêtes et ceux dont on se sert pendant les autres jours. L'armoire peut refléter cette hiérarchie. Pierre Bourdieu remarque que cette différence dedans/dehors, chez soi/pour autrui, quotidien/extra quotidien s'efface petit à petit à mesure que l'on avance vers les classes appartenant à la haute bourgeoisie, qui refusent ce type de distinction (*Ibid.*, 222).

Selon Jacques Dubois « les temporalités séparées sont probablement, avec le langage, ce qui va créer le plus de distance entre [les parents et la fille] ». Car tant qu'elle ne va pas à l'école, l'enfant partage le temps du père « qui se marque comme archaïque », partagé entre le café, le ménage et son jardin ou le temps de la mère, « soumis aux exigences et corvées du magasin », plus tard:

Ecolière puis lycéenne, le temps de fille est désormais inconnu du milieu du peuple avec devoirs et lectures à la maison et sorties du soir. Ainsi, au sein d'une durée partagée qui est celle de la famille, on voit au gré de menus affleurements, que des temps sociaux différents s'opposent et distinguent les acteurs qu'ils emblématisent (2004, 161).

Les distinctions de goût, de manière de parler, de s'habiller, de penser, de mode de vie, en somme de culture, cette culture bourgeoise, acquise pendant les études par l'intermédiaire de l'école privée, fait apprendre à la petite fille l'existence d'un monde social hiérarchisé et son « appartenance irréfutable à celui du dessous » (Ernaux, 1997, 134).

Dans *Les armoires vides*, nous sommes témoins de l'évocation de la petite enfance, dans une famille prolétaire, où règne la liberté totale. Le lecteur découvre une fillette à qui tout est permis, un vrai petit animal qu'on ne cherche pas à dresser: « Pas beaucoup d'interdictions. [...] Toute la journée je faisais ce que je voulais. Mes parents sont trop occupés » (*Id.*, 1974, 32). L'enfant vit dans l'abondance alimentaire, un vrai paradis où elle peut voler bonbons, sucre et autres friandises dans l'épicerie maternelle sans que la mère s'y oppose. Elle doit simplement le faire sans être vue des clientes. Elle peut aussi s'amuser aux dépens des clients du café paternel sans que le père la gronde. Elle prend plaisir à martyriser les clients réguliers qui ne protestent pas. Alors qu'un enfant bourgeois de cet âge est littéralement dressé, car il doit intérioriser toutes sortes de bonnes manières, l'enfant dans l'univers ernausien est laissé parfaitement libre de toutes contraintes. A l'école, par contre, les longues heures de

cours, les interdictions et la discipline imposées au corps sont l'expression de la primauté de l'intellect sur le physique. Les valeurs transmises par la maison et par l'école s'opposent si bien que, comme le souligne Lyn Thomas: « Dans les représentations de la maison et de l'école de son enfance, [A. Ernaux] reproduit et commente l'association traditionnelle du corps à la classe populaire et de l'esprit à la culture bourgeoise » (2005, 8).

Plus tard, étudiante à Rouen, la narratrice décrit l'espace privilégié de la bibliothèque qui devient une image idéale et magique d'un style de vie plus net et plus esthétique: « Je monte les marches de pierre, je piétine les tapis décolorés, c'est le château de la Belle au bois dormant » (Ernaux, 1974, 166). Ici, enfin, l'espace intellectuel et l'espace physique vont de pair. La comparaison avec le conte de fée met en relief le contraste entre ce lieu et la maison familiale surpeuplée, en désordre.

Dans la description de la vie d'étudiante de la narratrice de *La femme gelée*, il y a aussi un sentiment très fort d'expansion et de liberté. La liberté d'errer dans l'anonymat des rues de la ville est associée à l'exploration intellectuelle qui enchante la narratrice à ce moment de sa vie:

Une période où on peut dîner d'un yaourt, faire sa valise en une demi-heure pour un week-end impromptu, parler toute une nuit. Lire un dimanche entier sous les couvertures. S'amollir dans un café, regarder les gens entrer et sortir, se sentir flotter entre ces existences anonymes (*Id.*, 1981, 109).

Toutefois cet anonymat dans l'espace d'une vie urbaine et bourgeoise a aussi une face négative. La narratrice de *La femme gelée* éprouve le plaisir de sa liberté, mais à la fin, elle s'en effraie, son existence lui semble vide de sens, déracinée: « Jolies les nuits blanches et la soupe à l'oignon à l'aube sur les quais de la Seine, le baby-sitting et les auberges, la vie loin de l'ordre. Mais l'impression aussi que cette disponibilité ressemble au vide » (*Ibid.*, 117).

Le sentiment de flottement décrit comme positif au début, devient négatif par la suite et donne l'impression que la vie est sans but, irréaliste. A la fin de ce passage, la narratrice conclut que la solution à ce problème serait la présence « d'un homme à mes côtés » (*Ibid.*, 118) qui témoignerait et donnerait de l'importance aux détails les plus insignifiants

de tous les jours. Plus tard, cette vision devenue réalité, se révèle avoir des conséquences désastreuses.

### 3. L'espace domestique

Dans *La femme gelée*, la narratrice décrit constamment la relation de ses parents comme plus heureuse que son mariage bourgeois. Le magasin fournissait une sphère d'activité indépendante et un contact avec le monde extérieur pour sa mère tandis que son père se chargeait souvent, à la fois, de la préparation des repas familiaux et de son travail au café. Après le mariage bourgeois, la narratrice de *La femme gelée*, devient prisonnière de l'espace domestique entièrement consacré au service d'un mari petit-bourgeois qui refuse de participer aux tâches ménagères. Alors que l'univers de la narratrice se rétrécit et se concentre sur un petit appartement meublé avec goût, son mari continue ses déplacements dans l'espace public: «Il aura pour lui l'air froid de la rue, l'odeur des magasins qui s'ouvrent» (*Ibid.*, 154). Pour la femme, l'espace et le temps prennent une dimension nouvelle et oppressive: «Dans cet intérieur douillet, quelles difficultés, quel triomphe, ne pas rater la mayonnaise [...]. Je me suis mise à vivre dans un autre temps » (*Ibid.*, 154).

Le couple habite deux appartements différents. La narratrice habite un F3 qu'il faut «remettre toujours en ordre, qui vous saute dessus dès l'entrée, les paquets à ranger, [...]» (*Ibid.*, 162). L'homme, le mari, habite un F3 où il peut se délasser:

Lui il allumait une cigarette, il promenait ses regards sur la lampe douce, les reflets des meubles, [...], se laver les mains dans un lavabo rendu vierge tous les jours, il traversait le carrelage propre du couloir et lisait Le Monde dans le living. Il pouvait goûter son intérieur dans toute sa chaleur, s'y épanouir à l'aise, ce qu'on est bien chez soi (*Ibid.*, 162).

Ils ne vivent pas le même temps non plus. Elle, «[elle s'est] mise à vivre dans un autre temps», «un temps uniformément encombré d'occupation hétéroclites. Le linge à trier pour la laverie, un bouton de chemise à recoudre, [...], il n'y a plus de sucre. [...] Sisyphe et son roche qu'il remonte sans cesse, [...]». Lui, «midi, soir, samedi et dimanche, il retrouve le temps relâché, lit "Le Monde", écoute des disques, vérifie le chéquier, s'ennuie même» (*Ibid.*, 154-155).

Ainsi, le foyer, lieu de détente pour le mari devient un rond incessant de tâche pour la femme. Le quotidien de la femme se définit par l'espace privé, les tâches ménagères alors que celui de l'homme se

définit par l'espace public, le monde du travail. L'accès à l'espace professionnel (le lycée), grâce à l'emploi d'enseignante qu'elle décroche, est ce qui permet à la narratrice d'échapper à l'espace domestique du milieu petit-bourgeois: «J'étais prof. Le but des études [...]» (*Ibid.*, 170). Son nouveau rôle d'éducatrice, lui permet d'acquérir un sentiment de valeur ainsi qu'un sentiment d'existence et d'effort.

#### **4. L'espace urbain de la ville nouvelle**

Pendant les années d'enfance et d'adolescence, les limites et les espaces morcelés de la ville étaient intériorisés en même temps que les codes et les conventions du milieu social et de l'école. Il n'est pas surprenant que le souvenir de la résignation passive à ces codes et celui de la division hiérarchisée de l'espace urbain persistent à l'âge adulte avec la peur d'engloutissement qui les accompagne. Cergy-Pontoise, la ville nouvelle où vit A. Ernaux depuis 1975, est décrite dans *Une femme* comme « un endroit vague et sans regard où l'on se sentait flotter, privé de sentiments et de pensée » (*Id.*, 1987, 81). Le thème est repris dans *Journal du dehors*: «La ville nouvelle sous le soleil de mars. Aucune épaisseur, rien que des ombres et de la lumière, parkings plus que jamais, béton éblouissant. Un lieu à une seule dimension» (*Id.*, 1993, 47). Cergy est présenté comme un espace nouveau et apparemment neutre qui offre un espace libéré du poids de la mémoire, des connotations personnelles ou historiques, associés à Yvetot.

A la différence de Combray de Marcel Proust, Yvetot semble étouffer et tuer la créativité, alors que Cergy fournit un retour au sentiment de flottement et de liberté, à l'existence anonyme de la vie d'étudiante décrite dans *La femme gelée*. Pourtant, il y a des allusions à l'ancienne peur de la solitude et à l'isolement qui ont conduit l'étudiante au mariage. En arrivant dans la ville, elle se perdait régulièrement, tournant au volant de sa voiture avec anxiété ressentie dans les Parkings souterrains: le prix à payer pour l'anonymat, c'est le manque de repères physiques et symboliques dans la ville nouvelle, le manque de sentiment réconfortant de familiarité. Cergy, symbolisant liberté et l'espace acquis, peut fournir un lieu d'accueil et un espace favorable à écrire. L'enfermement est remplacé par l'expansion, les limites par des possibilités: « Un mouvement d'immense satisfaction m'envahit à reconnaître les signes de la banlieue parisienne» (*Ibid.*, 105).

Dans *La vie extérieure*, la narratrice est encore plus à l'aise dans son espace urbain, qu'elle parcourt mentalement, assise chez elle:

«Expérience: parcourir par la mémoire le territoire qui m'entoure, décrire et délimiter ainsi l'étendue de l'espace réel et imaginaire qui est le mien dans la ville» (*Id.*, 2000, 97).

L'ambivalence envers l'espace de la ville nouvelle du premier journal extime est remplacée ici par un nouveau sentiment de maîtrise et de bien-être: «Pour la première fois, j'ai pris possession de l'espace que je parcours pourtant depuis vingt-ans» (*Ibid.*, 98). Ce sentiment d'appartenir à l'espace de la ville nouvelle et de ses alentours veut dire que les changements qui ont lieu dans cet espace ont aussi une résonance dans la vie intérieure de l'écrivaine: «Chaque disparition de magasin dans le centre commercial signifie la mort d'une partie de soi» (*Ibid.*, 15). Pourtant, il n'y a rien de nostalgique ici. Dans ces descriptions de la ville, on ressent une profonde modernité, la voix d'une auteure qui, embrasse, plutôt que rejeter avec horreur, le contemporain et l'urbain.

### **Conclusion**

Il s'agit pour Ernaux, de retracer sa trajectoire sociale à travers son œuvre. Elle essaie de faire un travail de sociologue en fournissant les éléments d'une analyse sociologique, aussi bien de cette trajectoire sociale que des effets qu'elle a produit sur ses points de vue sur l'espace social. L'écrivaine cherche ainsi à rendre compte de l'ensemble des positions qu'elle a successivement occupées dans le monde social et les effets de déplacements dans l'espace social sur les perceptions du monde social ; les effets de la confrontation à la culture bourgeoise par le biais de l'école et plus tard le mariage bourgeois, et les malaises qu'une telle rupture crée chez les individus qui l'expérimentent.

Mais si les premières œuvres représentent un repliement sur le milieu rural, l'identité acquise, les dernières sont un mouvement centrifuge de découverte et de conquête qui donneraient naissance à une "écriture du dehors" poussant l'auteure à se réapproprier le monde alentour, puis à le retranscrire.

### **Bibliographie**

BOURDIEU, P., *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Editions de Minuit, 1979.

DUBOIS, J., «*Une analyse à l'œuvre dans la Place*», in *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, études réunies par Fabrice Thumerel, Université d'Artois-presses, 2004.

ERNAUX, A., *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, "Folio", 1974.

- *La femme gelée*, Paris, Gallimard, "Folio", 1981.

- *La place*. Paris, Gallimard, "Folio", 1983.

- *Une femme*, Paris, Gallimard, "Folio", 1987.

- *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, "Folio", 1993.

- *La honte*. Paris, Gallimard, "Folio", 1997.

- *La vie extérieure*, Paris, Gallimard, "Folio", 2000.

MAUGER, G. «*Annie Ernaux, "Ethnologue organique" de la migration de classe*», in *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, études réunies par Fabrice Thumerel, Université d'Artois-presses, 2004.

THOMAS, L., *Annie Ernaux, à la première personne*, traduit de l'anglais par Dolly Marquet, Paris, éd. Stock pour la traduction française, 2005.

#### منابع فارسی

پروست، مارسل، در جستجوی زمان از دست رفته، ترجمه مهدی سبحانی، ۸ جلد، تهران، نشر مرکز، چاپ پنجم، ۱۳۷۶.

فروغی، حسن، «اعلام در ترجمه»، نشر دانش، تهران، مرکز نشر دانشگاهی، سال یازدهم، شماره دوم، بهمن و اسفند ۱۳۶۹، صص ۳۲-۳۴.





